

LE PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six Mois 2 »
Un An 4 »

Rédaction et Administration: 14, rue Confort, Lyon

V. FOURNIER, DIRECTEUR

ANNONCES

Annonces . . . la ligne 0.25
Réclames . . . — 0.50

Sommaire

Causerie	LUCIEN.
Echos artistiques	P. B.
Nos théâtres	X...
Les deux fleuves (poème)	PIERRE BRONDEL.
Souvenirs de la vie de théâtre	CÉLINE CHAUMONT.
Notre Album: Mon rêve familial	PAUL VERLAINE.
Croquis alpestres (suite)	UN ATTENTIF.
Emmanuel Chabrier	X...
Cercle de Pierre Dupont	X...
L'Exposition de Lyon	X...
Montpellier	GUILO.
Casino. — Scala-Bouffes. — Eldorado	
Lucie (suite et fin)	PAUL BOURGET.
Bulletin financier	X...

CAUSERIE

C'est lundi prochain qu'aura lieu la réouverture du Théâtre des Célestins qui se fera avec le concours de M. Coquelin aîné; lequel vient à Lyon donner une série de représentations.

Engager M. Coquelin — vu les circonstances actuelles — est, de la part de M. Campocasso, un acte fort habile.

En effet, M. Campocasso s'est surtout préoccupé des étrangers que l'Exposition amène à Lyon, et que des représentations, données par la troupe ordinaire des Célestins, avaient peu de chance d'attirer, tandis que le nom de Coquelin sur l'affiche est une attraction, à laquelle nul ne résistera.

M. Coquelin, depuis qu'il a quitté le Théâtre-Français, a souvent parcouru la province, mais il n'a jamais donné des représentations que dans les villes de premier ordre, telles que Lyon, Marseille, Bordeaux, etc.; or, ce sont les habitants des petites villes qui constituent la majorité des étrangers nous rendant visite, lesquels ne connaissent que de nom l'éminent sociétaire du Théâtre-Français. Vous pouvez en être certain, ils ne laisseront pas échapper l'occasion unique, qui leur sera offerte de le voir. Le théâtre va donc être régulièrement comble, d'autant plus qu'une grande variété pourra être donnée aux spectacles, M. Coquelin ayant ajouté au répertoire, des pièces jouées ou créées par lui au Théâtre-Français, quelques spirituelles comédies comme, par exemple, le *Voyage de M. Perrichon*, un chef-d'œuvre d'esprit et d'observation.

Les journaux de Paris nous apprenaient, il y a quelques jours, que M. Coquelin avait eu la douleur de perdre sa mère, pour laquelle il avait une affection toute particulière, et, à ce propos, ils ont rapporté l'origine de cet artiste.

Elle est des plus humbles. Son père, en effet,

était boulanger dans une petite ville de province, et dans son enfance, Coquelin — ainsi que son frère aujourd'hui sociétaire du Théâtre-Français — était un simple mitron dans la boulangerie paternelle.

Comment la vocation théâtrale s'est-elle révélée chez le mitron? Je ne sais, mais Coquelin avait une véritable passion pour le théâtre, et un beau matin il annonça à ses parents qu'il voulait se faire acteur. Vous comprenez de quelle façon cette déclaration fut accueillie par l'honnête boulanger ayant les préjugés de province qui font confondre l'acteur avec le cabotin, tirant éternellement le diable par la queue. Il signifia donc à son fils qu'il resterait dans le pétrin, mais la mère — voyant le désespoir de son enfant — jura de l'en faire sortir, et elle y mit tant de persévérance, tant de tenacité qu'elle parvint à vaincre les résistances du père, et à obtenir qu'il s'imposât le sacrifice, assez lourd pour lui, de faire suivre à son fils les cours du Conservatoire.

Je n'ai point l'intention de faire la biographie de M. Coquelin. Si j'ai raconté l'anecdote qu'on vient de lire, c'est uniquement pour montrer combien l'homme est à la hauteur de l'artiste.

M. Coquelin, en effet, a fait ramener à Paris le corps de sa mère, et le cercueil a été escorté au cimetière par une foule dans laquelle on remarquait des peintres, des musiciens, des auteurs dramatiques, des artistes, etc., ayant tous une grande notoriété. Le fils, devenu célèbre, a fait ainsi à l'humble boulangère, des funérailles que tout l'or d'un millionnaire ne saurait payer.

Je me suis servi plus haut, en parlant de Coquelin, de l'épithète d'éminent. Cette épithète dont on abuse un peu et qu'on accole parfois au nom d'artiste plus que médiocre, est ici à sa place.

M. Coquelin, en effet, est un des trois ou quatre artistes de l'époque dont le talent confine parfois le génie.

Ce qui fait la supériorité incontestable de M. Coquelin, c'est que non seulement il est un acteur de premier ordre, mais c'est qu'il est aussi un artiste ayant étudié son art, le raisonnant, le discutant. Il ne joue pas, si je puis m'exprimer ainsi, d'inspiration, mais après réflexion. Tous les détails d'un rôle établi par lui ont leur raison d'être; rien n'est livré au hasard. Il a suivi à ce propos une théorie d'après laquelle un acteur ne doit jamais subir personnellement les émotions qu'il traduit sur la

scène, il prétend que l'acteur n'est qu'un instrument, et que par conséquent il doit être toujours maître de l'instrument pour donner la note juste.

Vous voyez que cette théorie est absolument différente de celle en cours et qu'un poète a résumé dans le vers suivant :

Si tu veux que je pleure, il faut pleurer toi-même.

Quoiqu'il en soit, M. Coquelin est un artiste qu'on ne se lasse pas de voir. Il est tel rôle, comme celui qu'il joue dans les *Précieuses ridicules*, où tous les détails de l'interprétation sont des trouvailles.

Du reste, M. Coquelin est admirablement servi par la nature, avec son nez retroussé, ses yeux spirituels et sa voix allant du grave à l'aigu, et de laquelle il tire des effets si comiques.

En vérité, je vous le dis, M. Coquelin est inimitable. Si vous ne l'avez pas vu, allez vite le voir, et si vous l'avez vu, inutile de vous donner le conseil d'aller le revoir. Il est un des rares acteurs dont on ne saurait se lasser.

LUCIEN.

ÉCHOS ARTISTIQUES

La réouverture du théâtre des Célestins aura lieu probablement le lundi 24 courant, Coquelin aîné, qui devait commencer ses représentations par *Tartuffe*, étant retenu jusqu'à cette date. Au nombre des ouvrages qui seront interprétés par lui, on annonce, outre *Tartuffe*, le *Voyage de M. Perrichon*, les *Précieuses ridicules* et le *Bourgeois gentilhomme*. Cette dernière reprise, avec chœurs, ballets, musique de Lulli, et une mise en scène conforme à celle de la Comédie-Française.

* *

Et puisque nous parlons du théâtre des Célestins, une bonne nouvelle :

Il est enfin question d'améliorer l'éclairage de la salle, qui était vraiment trop insuffisant. Un devis dressé par le service de l'architecture municipale comporte l'installation de soixante-six lampes supplémentaires, absolument nécessaires pour que l'éclairage de la salle et des couloirs de ce théâtre puisse être satisfaisant.

Nous ne pouvons qu'approuver cette mesure qui donnera un peu plus de gaieté à notre seconde scène.

**

On annonce que M. Campocasso vient d'engager M^{lle} Marsy, de l'Opéra.

**

Nos anciens artistes :

M^{me} Verheyden est engagée à l'Opéra-Comique de Paris; elle débutera au premier jour dans *Philémon et Baucis*.

M. Louyrette est engagé comme basse noble au théâtre de Rouen; comme basse noble également M. Hourdin figure sur le tableau de la troupe du Grand-Théâtre de Lille.

**

Nos confrères de la presse parisienne constatent le succès d'une jeune artiste, M^{lle} Berthelly, qui a débuté très brillamment dans *Mireille* à l'Opéra-Comique.

Il nous a paru d'autant plus intéressant de noter ce fait que, en 1892, M^{lle} Berthelly, engagée au Grand-Théâtre de Lyon, ne put se produire dans ce même opéra de *Mireille*, le délégué municipal l'ayant jugée incapable de remplir ce rôle.

**

On a souvent parlé de l'émotion des comédiens! Les journaux de Paris nous apprennent que M^{lle} Brandès, qui vient de jouer à la Comédie-Française le rôle de dona Sol dans *Hernani*, avait été en proie à une vive émotion.

L'émotion est plus commune qu'on ne le pense dans le public chez les artistes d'élite.

Ainsi, M^{me} Sarah Bernhardt claque littéralement des dents le jour de la création d'un rôle important. Elle arpente fiévreusement son appartement et ne répond guère que par monosyllabes aux questions qui lui sont posées par d'autres personnes que par son auteur ou son directeur.

M^{lle} Bartet maigrit de quelques onces pendant les quelques jours précédant une grande première. Cela s'explique par ce fait que l'émotion la force à jeûner presque complètement. Elle ne mange pas, même à son déjeuner, le jour où elle joue un rôle redoutable à ses yeux.

Le croirait-on? De tous les comédiens, l'homme le plus impressionnable n'est autre que cet acteur, si sûr de lui-même en apparence, qui s'appelle Baron. Lui aussi ne tient pas en place, dans la coulisse, le soir d'une de ses premières, et à chaque instant, on l'entend dire, avec la douce voix qu'on lui connaît: « Quel chien de métier! »

Par contre, et comme il n'y a pas de règle sans exception, Coquelin aîné se vante de paraître sur la scène sans aucune émotion.

**

Quelques mots sur le *Théâtre-Nouveau*.

Sous ce titre, il est fortement question de fonder à Paris une entreprise qui pourrait — si elle se réalise — rendre de grands services aux théâtres de province; lesquels, on le sait, ne peuvent pas faire représenter les pièces à succès qui sont accaparées souvent par les troupes de tournée.

« Il s'agirait, dit un promoteur de cette entreprise, de faire passer dans un ou deux théâtres excentriques de Paris et dans les principaux théâtres de province, à la fois les pièces qui vieillissent dans leur virginité manuscrite.

« Un auteur sérieux, ayant vraiment du talent, refuserait à coup sûr de sacrifier son œuvre pour la voir jouer deux ou trois fois à Lille, à Marseille ou à Bordeaux. Mais il y en a beaucoup qui se décideront, si la pièce doit être jouée à la fois et presque en même temps à Rouen, à Marseille, à Toulon, à Bordeaux, à Nantes, etc., sans compter la Belgique, qui peut être un précieux appoint.

« Dès lors, toute la question se résume à ceci: obtenir l'adhésion d'auteurs estimés, et sans espérer obtenir des pièces inédites de Sardou, de Meilhac ou de Richepin, il y a encore de nombreux auteurs dramatiques qui aimeraient mieux être joués dans ces conditions que pas du tout; s'assurer ensuite le concours du plus grand nombre de directeurs de province possible, afin qu'ils montent les pièces qui auront été choisies après examen. Les promoteurs du *Théâtre-Nouveau* escomptent le concours de vingt-cinq directeurs de province, ce qui est un début magnifique. Etre sûr d'être joué sur vingt-cinq théâtres en même temps est, par ma foi, une jolie revanche de tous les dédains des directeurs de Paris hypnotisés devant les auteurs célèbres ou encrassés dans les reprises. Et si, sur les pièces qui seront ainsi montées, il vient à se produire quelque gros succès, à qui ferez-vous croire qu'une comédie applaudie aux quatre coins de la France soit une mauvaise comédie? Il faudra bien que vous fassiez à l'auteur une place quand même. »

**

Savez-vous, ami lecteur, à combien s'est élevée la recette totale des théâtres de Paris pendant l'exercice 1893-1894? Au chiffre fabuleux de fr. 20,271,602 57! — Les droits d'auteurs en ont eu une bonne part: fr. 1,989,713 23.

Les résultats de la campagne qui vient de finir marquent un accroissement notable sur ceux de l'exercice 1892-1893, dont les recettes ne s'étaient élevées qu'à fr. 19,032,217 40. Les droits d'auteurs ont naturellement bénéficié de cette augmentation: en 1892-1893, ils n'avaient atteint que fr. 1,934,180 92.

Et l'on persiste à dire que les affaires sont dans le marasme: *guze un peu*, mon bon, à quels chiffres on arriverait, si elles allaient!

P. B.

NOS THÉÂTRES

GRAND-THÉÂTRE

La réouverture des Célestins, qui devait avoir lieu cette semaine, a été, je ne sais pour quel motif, renvoyée à lundi. La direction — ne voulant pas que les étrangers soient sans théâtre — en a profité pour donner quelques représentations supplémentaires des *Chouans*, dont le succès a été, sur notre première scène, aussi complet que possible.

Tout le monde donc a été satisfait, le directeur qui a encaissé de magnifiques recettes et les artistes qu'on a fort applaudi.

Tout est donc pour le mieux. C'est un heureux début pour la nouvelle direction.

X.

LES DEUX FLEUVES

— POÈME —

Nous l'avons eu votre Rhin allemand.
Il a tenu dans notre verre.
Alfred de Musset.

Un jour, sur le sommet d'un de ces monts sublimes
Où l'aigle fait son nid, et dont les hautes cimes
S'élèvent vers le ciel comme un front de géant
Que la main du Seigneur fit jaillir du néant,
J'étais assis; et là, plein de flammes nouvelles,
Ravi, je contemplais ces beautés immortelles.
C'était le soir. Je n'ai jamais vu l'Occident
Illuminé d'un feu plus vif et plus ardent!
D'immenses gerbes d'or, parure étincelante,
Du soleil, s'élançaient dans la nue éclatante
Et l'astre triomphant sur son trône enchanté
Se couchait dans sa gloire et dans sa majesté!
Et tout resplendissait! Et la terre et les ondes,
Les rochers escarpés et les gorges profondes,
Les torrents qui d'un bond s'échappent furieux,
Et les grands lacs si doux et si mystérieux,
Les côtes ombragées, les tranquilles vallées
Où les cloches sonnaient en joyeuses volées,
Tout s'était embrasé!... Je vois encor, je vois
Ces superbes glaciers qui prenaient à la fois
Mille tons variés, mille formes étranges:
Par moments on eût dit qu'une légion d'anges
Jetant à pleines mains des trésors dans l'air pur,
Les couvraient de rubis, d'or, de pourpre et d'azur!
C'est à cette heure sainte, à cette heure enivrante
Que j'entendis monter la voix déjà puissante
De deux fleuves, enfants nés des mêmes glaciers
Et dont les eaux coulaient limpides à mes pieds.
— Ami, dit le premier, où guides-tu ta course
Quand soudain, à mes yeux, tu jaillis de la source
Qui nous donne à tous deux sans se tarir jamais
L'eau des sombres massifs et des brillants sommets?
Tu t'égares peut-être et tu te perds sans doute,
Car jamais je ne t'ai rencontré sur ma route,
Elle est longue pourtant. Où vas-tu, dis-le moi?
— Où je vais? répondit alors le fleuve-roi,
Ne vois-tu pas ces pics et ces rochers sauvages?
Ce sont eux qui d'abord me servent de rivages.
Je disparaîs au fond des ravins tortueux,
Et rien ne ralentit mon cours impétueux.
J'embellis en passant de riantes prairies,
Je glisse avec amour sur les pentes fleuries;
Puis, voici le Léman, si pur, si grand, si beau;
Où je vais me jeter comme au sein d'un tombeau.
Mais non! sans m'y mêler je traverse ses ondes,
Et creusant un sillon dans ses vagues profondes,
Je m'élance, pareil aux coursiers glorieux
Qui depuis six mille ans traînent le char des dieux!...
Et maintenant, guidé par mes nymphes ailées,
Je m'éloigne de vous, neiges immaculées,
Et de l'Est au Midi, libre et fier cette fois,
Mon flot coule à pleins bords sur le vieux sol gaulois!
Le connais-tu, ce sol que j'arrose et féconde?
C'est le pays qui marche à la tête du monde!
Malgré bien des revers son soleil brille encor,
Et son nom ne s'écrit qu'avec des lettres d'or!
Quinze siècles fameux, quinze siècles de gloire,
Ont gravé dans les cœurs son immortelle histoire;
Nul peuple n'a jamais, ardent et valeureux,
Versé dans les combats plus de sang généreux;
Toujours brave, toujours épris des grandes choses,
Il épouse, il défend toutes les nobles causes;
Pour son droit, son foyer, sa liberté, son Dieu,
Il ne craint ni la mort, ni le fer, ni le feu!
Ses escadrons d'acier ont fait trembler la terre
Et ses preux ont lancé des flèches au tonnerre!...
Les lettres, le travail, les sciences, les arts
Fleurissent à l'envie près de ses étendards;
Jusqu'au delà des mers son génie étincelle;
Son cœur est le plus chaud, sa langue est la plus belle
La paix faite, il remet les glaives aux fourreaux,
Et ses poètes sont dignes de ses héros!
Oh! que j'aime, pendant des centaines de lieues,
A murmurer au pied de ses montagnes bleues;
Oh! que j'aime à baigner les splendides cités
Qu'il élève souvent sur ses bords enchantés,
Ses verts coteaux remplis d'ombre et de poésie
Où Bacchus a cueilli la divine ambrosie;
Que j'aime à réfléchir tour à tour dans mes eaux
Ses grands arbres peuplés d'harmonieux oiseaux,
Les clochers élancés de ses temples gothiques

On les sombres débris des monuments celtiques,
Et, grossissant toujours et ma voix et mes flots,
A m'endormir aux chants lointains des matelots!
Il se tut. Aussitôt une note plaintive
S'éleva. J'écoutai d'une oreille attentive
Et retenais mon souffle à ce chant douloureux.
C'était le premier fleuve :

— Heureux, trois fois heureux !

Disait-il, si tu vas au beau pays de France !
Prolonge tes accents, adoucis ma souffrance ;
Combien on la soulage en me parlant ainsi !
Hélas, hélas ! jadis, j'étais français aussi !
Sur mes rives flottaient les drapeaux tricolores,
Et j'entendais vibrer les fanfares sonores
Dans ces villes que vont souiller insolemment
Les bataillons grossiers d'un soudard allemand !...
Ah ! quand tu reverras les enfants de la Gaule,
Dis-leur que je voudrais couler vers l'autre pôle,
M'éloigner à jamais de ces plages du Nord
Où l'aigle noir ressemble à l'oiseau de la mort !

[libres,
Dis-leur que sur mes bords il n'est plus d'hommes
Que du cœur de l'Alsace on veut briser les fibres,
Que la fière Lorraine, au joug de l'oppressur,
Souffre et gémit avec son héroïque sœur ;
Dis-leur qu'il faut garder malgré tout et quand même,
La foi dans l'avenir, l'espérance suprême ;
Dis-leur qu'il faut prier pendant les mauvais jours,
Que le Rhône et le Rhin seront frères toujours,
Et qu'ils posséderont de nouveau les deux fleuves,
Quand après avoir bu le fiel de tant d'épreuves,
Ils auront bien souffert, ils auront bien lutté
Pour Dieu, pour la patrie et pour la liberté !

Il dit. Prenant mon front entre mes mains tremblantes
Le cœur brisé, les yeux pleins de larmes brûlantes,
A l'heure où tout pâlit, et le ciel et les airs,
Je restai triste et seul sur les rochers déserts.
La nuit était venue encor faible et douteuse,
Les voilant à demi d'une ombre vaporeuse.
A l'horizon lointain, le disque éblouissant
Derrière la montagne allait en s'effaçant,
Et luttait pour briller ! Mais la fée aux étoiles
Sur ses derniers rayons vint étendre ses voiles,
Et s'emparant alors de ce temple béni,
Alluma ses flambeaux dans l'espace infini.

PIERRE BRONDEL.

Membre d'honneur de la Revue de la Littérature moderne.

SOUVENIRS DE LA VIE DE THÉÂTRE

LE PANIER

Il y a de cela... J'étais au Gymnase. Ma fille avait quatre mois et mon mari commençait à être gravement atteint du mal qui devait l'emporter trois ans plus tard.

Je gagnais 325 francs par mois et j'avais à me fournir mes toilettes de théâtre. Toilettes bien simples, à vrai dire, puisque je jouais des petites ingénues comiques et des soubrettes, et qu'à cette époque on n'avait pas encore songé à se faire habiller chez un grand couturier pour jouer une mendiante... Mais enfin, pour simples qu'elles étaient, mes robes n'en étaient pas moins des robes et la situation était dure... oh ! mais dure !... d'autant plus que je n'avais voulu à aucun prix me séparer de ma fille parce que, jouant et répétant tous les jours de toute l'année (le Gymnase ne fermait pas l'été), je n'aurais jamais vu ma petite. Ça m'était impossible.

Me voilà donc avec une *nourrice sur lieux*. Et tout ça, avec 325 francs par mois. Il fallait aviser.

Heureusement, à cette époque, les broderies sur filet venaient de faire leur apparition : c'était une fureur. J'imaginai d'en faire et de les vendre. J'y étais habile. La nuit et dans les coulisses, en attendant ma réplique, je tirais l'aiguille et, à la fin du mois, ma nourrice était payée.

Mais il faut croire que cet exercice n'allait pas à mon genre de beauté, car un soir que je me rendais à mon théâtre, je rencontrai M. Alexandre Dumas fils qui ne put retenir

cette exclamation : « Mais, ma pauvre enfant, quelle mine vous avez ! Etes-vous malade ? »

— Non, monsieur, m'écriai-je, j'ai seulement des enrôlements très fréquents et j'éprouve une grande fatigue et une souffrance atroce dans le dos quand je parle fort. — Mais c'est de l'épuisement, de l'anémie, cela, me dit-il, il faut manger de la viande saignante et boire du bordeaux. »

Je me mis à rire. « Comme vous y allez, monsieur ! La viande, c'est pour mon malade et pour la nounou. Quant au vin et au bordeaux surtout, il y a belle lurette que nous ne savons plus ce que c'est. »

— Ah ! » me dit-il, et il me quitta.

Le soir, à minuit, en rentrant chez moi, j'y trouvai un grand panier de vin et une lettre. La voici :

« Ma chère enfant, je dîne chez Brébant avec quelques amis et j'y bois d'un certain bordeaux qui vous rendra vos couleurs et vos forces. Faites-moi l'amitié d'y goûter. Ne me remerciez pas. Ce que j'en fais, c'est par amour de l'art. J'ai dit que vous auriez du talent un jour, il faut que vous puissiez le prouver ou je passerais pour un imbécile. Ne craignez pas de nous en priver, Brébant m'assure qu'il y en a encore. »

« Bon courage,

« A. DUMAS fils. »

Dire la reconnaissance que je lui ai vouée, c'est impossible. Et je ne puis rien pour la lui prouver. Rien que raconter ce trait à qui veut l'entendre... et c'est tout.

Céline CHAUMONT.

NOTRE ALBUM

MON RÊVE FAMILIER

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime et qui m'aime,
Et qui n'est chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur transparent
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème
Pour elle seule... Et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ? — Je l'ignore.
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,
Et pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Paul VERLAINE.

CROQUIS ALPESTRES

II

La vie d'hôtel.

e) Il y a aussi les petites jalousies, les petites rivalités féminines et les clans que constituent les cortèges des amoureux, les uns tenant pour madame X, les autres ne jurant que par madame Z. Pour un observateur, rien n'est drôle à voir comme le manège qu'il est doux et sonore les avances, les invites, si j'ose m'exprimer ainsi, faites au côté masculin du camp ennemi, dans le but de provoquer les désertions.

Et cela à 1,600 ou 1,800 mètres d'altitude, en face de l'invincible panorama des cimes vierges !... Malgré soi, l'on pense à l'incroyable bêtise menant le monde sous le bienveillant regard du dieu Instinct...

III

Le séjour.

Passons maintenant aux rapports internationaux, c'est-à-dire aux relations qui s'établissent

entre les personnes de pays différents habitant l'hôtel.

a) En premier lieu, voici les Anglais, roides, guindés, très froids, les femmes gardant, semble-t-il, dans les plis de leur robe, un peu des brouillards de la Tamise, les hommes ne se départissant jamais, même devant les plus beaux points de vue, de ce « cant britannique » dont l'excessive est pour déplaire aux enthousiastes pays latins.

A ce propos, je me souviens d'un petit fait qui, jadis, me frappa beaucoup et dont le souvenir m'est resté très présent.

C'était à Naples, par une matinée splendide. Des grands jardins publics qui ceinturent de leur verdure d'oasis les quartiers élégants, j'apercevais la ville dévalant vers la mer bleue, comme éperdue et fascinée, *inamorata*.

L'azur du ciel, souriant, incroyablement lumineux. Ischia surgissant des flots, pareille à une déesse marine, assoupie et rêveuse. Des parfums flottaient dans l'air. Les rossignols gazouillaient parmi les lauriers-roses, les myrthes et les eucalyptus. Dans toute sa gloire éclatait la joie de vivre, *una allegrezza della vita*, à laquelle tous les êtres humains, sans exception, participaient, depuis les mendiants, loqueteux, implorant la charité, jusqu'aux riches oisifs, aux dames, belles fleurs vivantes, que d'élégantes victorias promenaient doucement sous les citronniers aux lourdes et capiteuses senteurs.

Emerveillé de la beauté du spectacle, de la magie du paysage baigné de soleil, je m'étais arrêté, et j'admirais, saisi peu à peu par l'émotion que les Grecs éprouvaient en face de la beauté d'un site : « Ah ! me disais-je, que n'ont-ils connu ce merveilleux coin de terre ! Sans nul doute, ils l'eussent divinisé, comme ils le firent pour la fontaine Aréthuse, pour l'Hymette cher aux abeilles, ou le mont Olympe... » J'étais plongé dans une profonde rêverie que, brusquement, un bruit de pas interrompit. Soudain, parut un Anglais, grand, sec, irréprochablement sanglé dans un de ces « complets » à carreaux, cher aux fils d'Albion. Il s'avança sur le bord de la terrasse, promena ses regards sur le merveilleux panorama, prit sa jumelle, la braqua avec un soin minutieux dans toutes les directions. Autour de lui, une symphonie de couleurs chantait ; des tons violents éclaboussaient les yeux. Il y avait de quoi pâmer d'enthousiasme le peintre qui, venu à Rome en simple curieux, y a fixé sa vie, pour rester au milieu des chefs-d'œuvre. Je veux parler du peintre Dévastard dont René Bazin nous a si bien dit l'amour, le fanatisme pour la terre et les ciels italiens.

Après cinq minutes de contemplation muette, l'Anglais se tourna vers moi. D'un geste large il embrassa l'horizon, et sans qu'un muscle de son visage bougeât, sans qu'une lueur brillât au fond de ses yeux calmes, il me dit ce mot prodigieux : *Oh ! very correct sir, I am very satisfied !...* Je n'eus pas le courage de lui répondre, et il s'en alla.

Eh bien ! dans quelque pays où se trouve l'Anglais, tout pour lui est une question de correction. Je me suis souvent demandé si ces gens-là admirent et comprennent la beauté de la même façon que nous, Latins, l'admirons et la comprenons. Sans doute il est parmi eux des artistes et des poètes, on peut même dire que personne ne l'est plus qu'eux, artistes ou poètes, quand ils ont le don : Faut-il, à cet égard, parler des poésies inimitables de Shelley, Tennyson, Byron, Mary Robinson, et des tableaux de Gabriel Dante Rossetti ou de Burne-Jones, pour ne nommer que les peintres les plus récents ? Mais, selon moi, de pareilles organisations cérébrales sont des exceptions chez les habitants de la Grande-Bretagne, et je ne crains pas de poser en principe : que la moyenne de l'intelligence anglaise est exclusivement positive, et que les images qui frappent les rétines britanniques se transmettent aux cerveaux de leurs possesseurs et s'y réfléchissent comme sur une plaque photographique, avec exactitude, mais sans coloris aucun.

Une charmante et spirituelle anglaise, à laquelle je parlais de l'état de frigidité intellectuelle propre à ses compatriotes, reconnaissait avec la plus entière bonne grâce l'exactitude de ma remarque.

Tout autres sont les Allemands. Sous des dehors gourmés, ceux-ci cachent une vie psychique intense. Causez avec eux d'une façon un peu suivie, vous serez frappés de la finesse de leurs aperçus, de leurs remarques, de leur humour, de leur équilibre; surtout vous trouverez chez eux une instruction presque toujours suffisante. Les Anglais qui voyagent en Helvétie sont, en général, peu fortunés. Ils appartiennent souvent à un monde assez inférieur de petits boutiquiers enrichis; parfois nomades, sans logis déterminé, ils viennent se poser, pendant les grandes chaleurs, sur les hauts sommets avant de prendre leur essor vers quelque plage chaude, au temps de l'hivernage comme ces oiseaux migrants qui désertent les climats trop froids.

Pour les touristes allemands, il n'en va pas de même. Ce sont surtout les professeurs, les membres de la haute société ou du parlement, et les étudiants qui, pendant les vacances et l'été, viennent se reposer en Suisse. De là, provient la différence capitale entre les rapports qui s'établissent avec les Anglais et les relations qui se nouent avec les Allemands. Car, tandis que les premiers, roques et froids, ne vous adressent pas la parole — probablement parce que la sécrétion de leurs idées est trop lente — quand on a vendu de la quincaillerie 25 ans, on a difficilement meublé son esprit! — Les seconds, gens cultivés, pas toujours très aimables, mais le plus souvent polis, ont avec vous des conversations pleines d'intérêt. J'ajoute que leur gallophobie se dissimule sous des manières empreintes d'urbanité. Pour ma part, je n'ai jamais eu à me plaindre des allemands. Et pourquoi ne pas le dire? J'avoue que leur sérieux et l'attachement qu'ils témoignent à leur empereur, qui, certes, n'est ni tendre ni commode, m'édifie tout à fait. Ces gens-là sont nés respectueux. Je les envie.

(A suivre.)

UN ATTENTIF.

EMMANUEL CHABRIER

Emmanuel Chabrier, dont nous avons annoncé la mort dans notre précédent numéro, était un des musiciens les plus distingués de la jeune école française; il fut de ceux qui contribuèrent le plus vivement à l'évolution du goût musical en France pendant ces quinze dernières années, Wagnérien enthousiaste, il professait une admiration passionnée pour les maîtres de la musique moderne, principalement pour Berlioz, dont les tendances descriptives, l'originalité primesautière et le coloris chatoyant séduisaient la nature indépendante et le tempérament fougueux de Chabrier.

Né en 1842, Emmanuel Chabrier ne fut point destiné à la carrière artistique; employé dans un ministère, il se forma seul, presque sans guide et sans professeur, par la lecture et l'étude des maîtres classiques.

C'est ainsi que Chabrier développa une originalité native, recherchant surtout les modulations inattendues, les jongleries de rythmes les plus opposés et les plus variés, les combinaisons de sonorités les plus riches et les plus imprévues; en même temps, Chabrier acquérait un véritable talent de pianiste, au jeu parfois incorrect, mais plein de couleur et de véhémence.

Emmanuel Chabrier ne fut connu que tardivement du grand public: un recueil de pièces de piano publié par l'éditeur Enoch avait fait apprécier des artistes sa facture harmonique ingénieuse et subtile. Il fit exécuter en 1883 aux concerts Lamoureux une rapsodie intitulée *Espana* dont le succès fut éclatant et rendit populaire le nom de son auteur.

Chabrier y avait développé, harmonisé et

orchestré avec une verve incomparable un certain nombre de thèmes populaires de l'Espagne. Le succès d'*Espana* attira sur Chabrier l'attention du public; Chabrier était d'ailleurs avec Vincent d'Indy, un des collaborateurs des plus actifs de M. Lamoureux, dont il se montrait en quelque sorte l'inspirateur musical; il fit jouer en 1884 aux mêmes concerts, une cantate pour mezzo-soprano, avec chœurs de femmes sur un poème de Richepin, la *Sulamite*; l'œuvre fut créée par M^{me} Brunet Laffleur et, malgré ses qualités, n'obtint pas le même succès de popularité qu'*Espana*.

Chabrier, jusqu'alors, n'avait donné au théâtre qu'une fantaisie musicale, l'*Etoile* (1877), opérette au gros sel, qui prouvait que chez le futur auteur de *Gwendoline*, le sens artistique affiné et délicat ne faisait pas tort à la verve bouffonne.

Chabrier aborda enfin la scène avec *Gwendoline*, opéra en deux actes composé sur un poème de Catulle Mendès et dont le théâtre de la Monnaie de Bruxelles eut la primeur en 1886; le succès en fut très vif, et plusieurs théâtres allemands, entr'autres l'opéra de Carlsruhe, à l'instigation du chef d'orchestre Mottl, représentèrent l'opéra de Chabrier.

On sait que cette œuvre fut jouée pour la première fois en France au Grand-Théâtre de Lyon en 1893, et récemment introduite au répertoire de l'Opéra.

Le succès de *Gwendoline* décida les directeurs de théâtres parisiens à monter une partition inédite de Chabrier; M. Carvalho représenta en 1887 un ouvrage en trois actes, *Le Roi malgré lui*: la réussite en fut assez brillante, malgré le peu d'intérêt du livret, et la partition semblait appelée à un avenir durable lorsque survint l'incendie de la salle Favart qui en suspendit les représentations; la partition d'orchestre manuscrite fut même sauvée à grand peine par M. Gaudemard, secrétaire de l'opéra-comique.

Dans ces dernières années, Chabrier, atteint d'une paralysie générale, avait presque complètement cessé d'écrire: Seules, quelques œuvres vocales ou orchestrales, comme sa *Marche joyeuse* exécutée aux concerts Lamoureux en 1890, marquèrent les dernières années de son existence. Chabrier n'a même pu terminer une *Briséis* qu'il avait entrepris d'écrire sur un poème de Catulle Mendès, et dont le premier acte est à peine achevé.

Emmanuel Chabrier laisse dans la musique contemporaine le renom d'un artiste convaincu, sincère et enthousiaste, aux envolées parfois inégales, à l'écriture quelque peu tourmentée, mais à l'objectif élevé, à la personnalité puissante et qui suppléait à l'insuffisance de ses études premières par l'originalité et la puissance du tempérament.

(Progrès).

On lit dans le *Dictionnaire de Larousse*: «Le Tapioca est conseillé aux convalescents comme un aliment de facile digestion». Le **Tapioca Rils** justifie pleinement cette réputation: c'est un aliment des plus nourrissants et des plus faciles à digérer; il est, de plus, délicieux, ce qui ne nuit en rien à ces qualités.

CERCLE DE PIERRE DUPONT

Le cercle Pierre Dupont, littérateurs, artistes, poètes et chansonniers, a déjà recueilli plus de deux cents adhésions, tant membres actifs que membres honoraires.

Conformément à la décision prise par l'assemblée préparatoire du 21 août, l'assemblée générale constitutive a eu lieu le 7 septembre.

Après l'adoption des statuts — conçus dans le sens le plus large et le plus amical — la réunion a constitué ainsi le bureau définitif de la Société:

Président d'honneur: Jean Aicard.
Président effectif: Léon Mayet.
Vice-présidents: Pierre Brondel, Lucien Barbarin.

Président des séances et maître des chants: Georges Sibert.

Secrétaire général: Tony Bourdin.

Secrétaires adjoints: J. Chavent, Paul de Villeneuve.

Trésorier-archiviste: A. Guillot.

Trésorier-adjoint: Georges Fay.

Conseillers: J.-A. Lombart, Charles Lebrun, Constant Brotonnière, Charles Falek, Laurent Pelletier, Morin père.

La séance d'ouverture aura lieu très prochainement.

L'EXPOSITION DE LYON

Hier soir a eu lieu la répétition générale des fêtes électriques qui doivent commencer Dimanche 23 courant à 8 heures pour continuer jusqu'au dimanche 30 septembre inclus.

La question la plus difficile était, sans contredit, la distribution de la lumière électrique qui doit inonder la scène de façon à permettre au public, massé sur les bords du lac, de distinguer très nettement les divers exercices, poses et pas que doivent exécuter les artistes. Cette question a été résolue et des lampes à arc ont été distribuées à profusion; en outre douze projecteurs multicolores ont été disposés au bas de la scène et dans les frises, ces projecteurs qui inonderont les artistes de toutes les couleurs de leurs prismes, les feront ressembler à autant de danseuses Loie Fuller, qui emprunteront au site dans lequel elles vont se mouvoir quelque chose d'enchanté, et nous assisterons demain à une réédition des invraisemblables contes de fées qui ont charmé notre enfance.

Chaque soir des salves d'artillerie et des pièces pyrotechniques annonceront le commencement et la fin du spectacle.

L'Harmonie des anciens militaires, sous l'habile direction de M. Chambard, se fera entendre dans l'île Tamaris.

MONTPELLIER

GRAND-THÉÂTRE. — M. Bernard, directeur du Grand-Théâtre, nous communique le tableau de la troupe qu'il a engagée pour la saison 1894-1895.

Dans la partie administrative, nous trouvons outre M. Eugène Bernard; directeur, M. Bouvard Adrien, régisseur général et M. Jean Guillaume, secrétaire général de la Direction.

Parmi les pensionnaires MM Moisson, fort ténor; Dastrez, 1^{er} ténor léger; Mallet, second ténor léger; Lafon, baryton de grand opéra; Godefroy, baryton d'opéra-comique; Lavallée, basse-noble; Boudouresque fils, première basse chantante d'opéra-comique; Ismaël Dubois, ténor.

M^{me} Brillant, forte chanteuse falcon; Marie Zevort, contralto; Pauline Doux, première chanteuse légère d'opéra-comique; Van Hoof Losise, 1^{re} chanteuse légère de grand opéra; Armeling-Moreau, 1^{re} dugazon.

Dans le corps de ballet: M. Rougier, maître de ballet, 1^{er} danseur; M^{mes} Rougier et Ratteri, premières danseuses.

Troupe de drame et de comédie: MM. Cholet, grand premier rôle et fort jeune premier; Gébert, jeune premier; Coulon, 1^{er} comique; Milher, 1^{er} comique; Nougariol, père noble; Jolly, 1^{er} comique grime.

M^{mes} Cayrol, forte jeune première; Suzanne Imbot, 1^{re} ingénuité; Delacroix, 1^{re} soubrette; Matrat, duègne.

L'orchestre est dirigé par M. Constantin Broni; M. Grenier-Armand, 2^e chef d'orchestre.

La saison théâtrale commencera le jeudi 27 septembre par *Faust*.

M. Bernard créera *Cavaliera Rusticana* et *Oberon* de Weber.

Le grand succès de la saison dernière, *Werther*, sera repris, le principal interprète M. Dastrez, faisant encore parti de la troupe et son admission étant assurée.

GUILO.

CASINO DES ARTS

C'est une véritable fête que d'entendre au Casino, Germaine Ety. Elle est la délicate interprète d'un répertoire fait de finesse et d'une saveur peu commune. Ferréol, qui vient de débiter, a obtenu, à côté de l'étoile, un succès de bon aloi. Dans la troupe, Hendrix's et sa meute; Marfa-Ila; Gonin; les Kronemann, etc. Au premier jour, nombreux débuts.

ELDORADO

Continuation du succès: *Ah! la Gui... la Gui... la Guillotière!* Depuis la cinquantième représentation, le chiffre des recettes a encore augmenté. Le petit Fred triomphe tous les soirs dans sa gigolette et son gigolo, dans ses couplets du concours musical, de même que MM. Max-Morel et Legras obtiennent un gros succès d'hilarité dans le concours de coiffure et la scène dans la salle. Très bien accueillies les petites pompières anglaises.

SCALA-BOUFFES

La Scala tient la corde du succès avec son incomparable série d'artistes. Chaque soir le rideau se lève sur une salle comble, applaudissant les excellents numéros de la troupe. Tout serait à citer dans cet ensemble parfait: Diamantine, à ses dernières soirées; M^{me} Duga, Alida Rouff, Jehan and Rosa, etc., etc.

N'oublions pas *Pomme d'Api*, interprétée d'une façon supérieure par les gracieuses M^{mes} Edgard, Alida Rouff et le sympathique M. Edgard.

Si on a de la constipation, des maux de tête, manque d'appétit, on doit prendre chaque matin une cuillerée à café de **Tisane Dussolin**. On en trouve dans toutes les bonnes pharmacies au prix de 4 fr. 50 le flacon. Dépôt général à la pharmacie DERBECQ, 24, rue de Charonne, à Paris.

LUCIE

(Suite et fin)

« — Et Lucie?... » avec le pourpre de la honte sur mon visage. Ma mère, grâce au ciel, n'y prit pas garde. Elle avait d'autres soucis en tête: « — Lucie? » fit-elle, « nous ne l'avons guère vue ces derniers temps. Je pense qu'elle va bien. Nous avons été si occupés de notre installation... » Et ce fut tout. Ma mère partit. Je demeurai seul de nouveau dans le vieux lycée. J'écrivis une autre fois encore, puis une autre fois. Toujours pas de réponse. Je me cassais la tête à m'expliquer ce silence, à l'abri de mes dictionnaires, durant l'étude du soir, et plus prosaïquement je cassais d'innombrables lames de canif à graver dans le bois de mon pupitre un L. H. digne d'elle, car je continuais de l'aimer aussi naïvement que j'ai vu depuis des conscripts aimer leur promise. Paysans et enfants, ça se ressemble, et ça ressemble aux bœufs, ça rumine, rumine, rumine, sans trop le savoir. Ce qui ajoutait encore à ma secrète exaltation, c'était la lecture assidue le dimanche soir, et la semaine finie, des mauvais romans de Gustave Aymard. Je me voyais partant avec Lucie pour les pampas, la nourrissant de ma chasse, un tas

de sornettes qui ne sont pas beaucoup plus absurdes que celles dont vous gratifiez les amoureux de vos livres, et les miennes avaient pour excuses d'être doublées d'un sentiment sincère. J'étais de bonne foi dans ma folie enfantine. Combien d'hommes peuvent en dire autant?

« Il était convenu que je viendrais à Paris pour le 1^{er} janvier, et le 28 décembre 1848 — 1848, 1888, c'est une étape, et c'est hier pour moi — je me trouvais en fiacre vers 5 heures du soir par un temps comme celui-ci, assis sur la banquette, en face de ma mère et de ma sœur, et si content de me retrouver entre ces deux tendresses! J'embrassais l'une. J'embrassais l'autre. Je riais. J'avais des larmes aux yeux. Je leur disais que je les aimais et que j'avais été premier en thème, que le pion était méchant et que nous serions bien heureux de dîner ensemble tous les trois. Enfin de ces incohérents discours où s'épanche la joie nerveuse des enfants. La mienne, hélas! tomba bien vite, rien qu'à passer le seuil du logement où vivait ma mère. Quand j'étais parti pour Tours, elle habitait encore notre hôtel provisoirement. Ce fut là, dans ces étroites pièces, que j'eus pour la première fois, par le contraste, l'impression vraie que nous étions ruinés. Les quelques meubles que ma mère avait sauvés du naufrage contrastaient cruellement par leur élégance avec la pauvreté du logis. Son portrait en pied et celui de mon père, qui décoraient autrefois le panneau de notre grand salon, touchaient presque le tapis maintenant avec la bordure de leur cadre, tant le plafond était abaissé. Plus de valets de pied pour nous recevoir, mais une bonne à tout faire, qui s'agenouilla devant la cheminée pour y allumer un feu économique de coke dans une grille. D'un coup d'œil je saisis ces détails et je compris!... Mon cœur se serra bien fort, et davantage lorsque, ayant questionné ma sœur au sujet de Lucie, elle me répondit avec une amertume que je ne lui connaissais pas: « — Je la vois à peine maintenant, nous ne sommes plus d'assez beau monde pour elle. C'est une sans-cœur. »

« Une sans-cœur?... Pas d'assez beau monde?... Voulez-vous la preuve que, malgré mes quatorze ans, j'étais un vrai amoureux, avec tous les niais espoirs qui luttent contre l'évidence? Ce que venait de me dire ma sœur s'accordait trop bien avec le silence de Lucie. J'aurais dû deviner, pressentir au moins que c'en était fini de ce petit roman d'enfance, mon premier et, ma foi, mon dernier. Depuis je n'ai plus eu le temps ni le goût de faire l'Hercule aux pieds d'Omphale, comme vous dites, vous autres. Hé bien! non! Je ne pus admettre cette fin-là, et le lendemain de mon arrivée, je m'acheminai vers la maison de Lucie, un hôtel rue Chaptal, aussi beau qu'avait été le nôtre. J'arrive. Je sonne. La porte tourne dans le vestibule. Je vois des amas de pardessus. J'entends de la musique. Sans réfléchir je passe dans le salon que m'ouvre le domestique, et je me trouve au milieu d'un petit bal costumé où polkaient, valsaient, quadrillaient, gais comme ceux de tout à l'heure, une cinquantaine d'enfants de mon âge. Les étoffes brillaient, les rires éclataient, les petits pieds tournaient, le piano chantait, et moi, ahuri comme un oiseau de nuit subitement jeté dans une volière d'oiseaux de jour, j'entendais la mère de Lucie me dire, avec la réelle bonté qu'elle eut toujours, allez donc croire à vos sottises sur l'hérédité après cela: « — Que tu arrives bien! Mais tu vas danser avec les autres et rester goûter... » Lucie!... — Et elle appela sa fille qui, déguisée en bergère, avait pour danseur, je m'en souviens comme de ma première bataille, un petit torero, avec un taureau en baudruche sous son bras resté libre. Lucie s'approche, elle me voit. J'ai eu quelques sensations dures dans ma vie, j'en porte la trace — il met l'index sur la cicatrice qui balafre son visage — mais le salut de celle que j'avais l'habitude d'appeler



CRÈME SIMON
Le Cold Cream
par excellence et sans rival
GUÉRIT
Gerçures, Rougeurs
et toutes les
Affections légères
de la peau
Se défier des nombreuses imitations
EN VENTE PARTOUT

Éviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom



CHRONIQUES, ROMANS
ACTUALITÉS, GRAVURES D'ART, MUSIQUE, ETC.

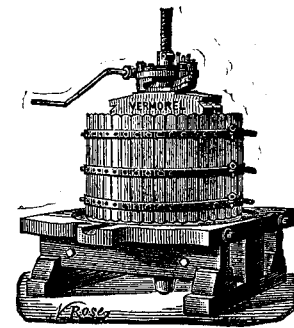
COLLABORATEURS CÉLÈBRES
ŒUVRES INÉDITES

MODES: M^{me} Aline VERNON

ABONNEMENT D'ESSAI:

Cinquante centimes pour Deux mois

V. VERMOREL, à VILLEFRANCHE (Rhône)



POMPES

A VIN

Pressoirs

FOULOIRS

ÉGRAPPOIRS

ALAMBICS

Grande Fabrique de Cuves et Foudres

Exposition de Lyon CHAI MODÈLE (Coupoie)
PAVILION SPECIAL
près la porte Tête-d'Or

Écrire à V. VERMOREL, à Villefranche (Rhône)

LA REVUE POUR TOUS

Journal illustré de la famille.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

FRANCE: Six mois, 6 fr. 50; un an, 12 fr.
Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro, 60 centimes.

Voir les Primes offertes aux Abonnés

Principaux collaborateurs: Cherbuliez, Claretie, Alphonse Daudet, Henry Gréville, Ludovic Halévy, Legouvé, Hector Malot, Georges Ohnet, Jules Simon, André Theuriot, Jules Verne, etc.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, Paris.

En vente chez GEORGES CHAMEROT, éditeur,
19, rue des Saints-Pères, Paris.

en moi-même ma petite femme, mais le regard de ses yeux bleus, mais sa manière de me donner le bout des doigts et de se sauver tout de suite pour continuer sa danse, ce fut quelque chose de si imprévu, de si contraire à tous mes rêves, de si dédaigneux aussi, que je demeurai cloué sur place, tandis que la maîtresse de la maison, croyant m'avoir confié à des mains amies, s'occupait à d'autres soins pour ses invités. Il y avait bien parmi ces visages des figures d'anciens camarades, dont quelques-uns me reconnurent et me dirent bonjour, avec cette indifférence des enfants entraînés par le plaisir. Que m'importait, d'ailleurs? Assommé par l'accueil de Lucie et affolé de timidité, je voulais pourtant essayer de lui parler. Comme elle dansait toujours du même côté, j'arrivai à me glisser jusque-là, non sans heurter nombre de chaises et sans marcher sur nombre de pieds. Enfin, me voici dans un angle de fenêtre, perdu entre deux hommes qui se tenaient debout, comme vous et moi, tout à l'heure et à une longueur de bras de Lucie, qui bavardait en s'éventant. Je l'écoute. Elle cause de ceci, de cela avec le torero. Ah! que j'aurais aimé le tenir dans la cour de mon lycée et au bout de mes poings! Et en une minute, voici exactement ce que j'entends: « — Quel est donc ce vilain petit collégien avec qui votre mère parlait tout à l'heure? » — Je vois un peu de feu sur les joues de Lucie. Elle rougit de moi et elle dit d'un air gauche: « — Je crois que c'est un petit Garnier. — Quelle touche! » fait le torero, et Lucie de rire et de répéter: « — Oui, quelle touche! » — En ce moment, les messieurs se déplacent, je me regarde dans une glace qui est juste en face de moi, de l'autre côté de la chambre, et je me vois avec ma tête tondue, mes grandes oreilles écartées de cette tête, mon menton coupé par le col de satin noir que nous portions militairement, mon corps boudiné dans ma tunique, et cet air potache, où il y a un peu de tout, de l'enfant de troupe et du poulain trop haut sur pattes, du déluré et de l'hébété. Je me trouve si laid que ma rage contre mon ancienne amie se noie dans un sentiment de honte. Si je reste là, je sens que je vais pleurer et crier. Et je m'échappe en bousculant de nouveau chaises et gens, la figure rouge comme le liséré de ma tunique, et quand je suis dans la rue, je me mets à sangloter comme une bête. Je n'aurais su dire au juste si ce que je sentais était de l'indignation, de la jalousie, de la vanité blessée, ou tout simplement de l'amour trahi. Toujours est-il que, mes sanglots une fois rentrés, et tout en reprenant le chemin de l'humble logis où du moins j'avais de vrais cœurs à moi, je fus arrêté sur le bord d'un trottoir par un flot de peuple qui regardait passer un escadron de lanciers en train de revenir d'une corvée officielle. J'eus la bonne chance d'être poussé contre un banc sur lequel je me hissai et d'où je pus voir défiler ces superbes soldats. Vous vous les rappelez? Je voyais leur shapska avec son plumet rouge, leur lance avec son guidon, les têtes et les croupes de leurs montures: « — Comme ils sont beaux! » dit à côté de moi une petite fille du peuple. Est-ce étrange, cela? C'est à cette même place, et en entendant ce cri d'admiration de cette gamine des rues, presque aussitôt après avoir entendu la phrase de dédain à mon égard prononcée par la petite fille riche; oui, c'est à cette place que j'eus pour la première fois l'idée de porter, moi aussi, un uniforme comme celui-là, et d'entendre dire: « Comme il est beau! » sur mon passage. Ai-je besoin de vous dire que j'y mêlais la plus extravagante espérance de reconquérir le cœur de Lucie? — Cette espérance disparut bien vite, mais le grain qui était tombé dans mon cœur, par cet après-midi de décembre, a levé, et vous savez la moisson... Comprenez-vous pourquoi je regardais caqueter la petite Nadia avec tant d'intérêt tout à l'heure, et pourquoi je vous disais: « Il n'y a pas d'enfantillages? » Nous étions devant sa porte. Je le quittai, la tête remplie de la seule histoire sentimentale

que je doive jamais l'entendre conter. Tout en remontant les Champs-Élysées et dans le soir tout à fait venu, je me souvenais de ce que Mérimée disait de lui-même, que le premier germe de la défiance et du scepticisme avait été jeté dans son cœur par une moquerie de sa mère, surprise derrière une porte; et, pensant à cette espèce de poussière de sensations qui voltige autour des âmes d'enfant, à ces mille grains invisibles qui peuvent lever, pour le bien ou le mal — comme avait dit le général — je pensais que c'est une chose bien grave que d'avoir des fils et des filles, et que beaucoup la prennent, cette chose bien grave, bien légèrement.

Paul BOURGET.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Les réalisations qui, dès hier se sont produites, et qui ont provoqué le tassement que nous signalions, se poursuivent aujourd'hui et accentuent encore le mouvement de recul de nos Rentes. Celles-ci entraînent avec elles nos actions de chemins de fer que nous laissons en baisse sur la clôture précédente.

Le 3 % finit à 103 37; l'Amortissable à 102 22; le 3 1/2 à 108 82.

Nos établissements de crédit sans affaires bien actives, sont néanmoins bien tenus. Le Crédit Foncier se traite à 918 75; le Crédit Lyonnais est ferme à 771 25 et la Société Générale à 470; le Comptoir National d'Escompte vaut 540; la Banque de Paris conserve le cours de 705.

La Banque des Pays autrichiens est recherchée à 556 25. Le Suez est immobile à 2,937 50; le Gaz descend à 1,135.

Comme nous le disons plus haut, nos chemins cotent tous des cours inférieurs à hier: Le Lyon 1,405 au lieu de 1,420; le Midi 1,085 au lieu de 1,100; le Nord perd 12 50 à 1,800; l'Orléans 10 fr. à 1,490.

Les fonds étrangers un peu moins touchés que nos rentes conservent à peu près les derniers cours:

L'Italien à 80 95; le Turc à 25 85; la Banque ottomane à 66 50; l'Égypte fait 524 37;

le Hongrois 100 37; l'Extérieure 70 37; le Portugais, lui, passe de 26 02 à 26 43. Le Consolidé Russe cote 102 05; le 3 % 1891, 90 fr.

Les Chemins étrangers nord Espagne et Saragosse perdent 5 fr. le premier à 132 50; la deuxième à 176 25. Les Chemins orientaux cotent 540.

La Laenderbank est toujours en progrès à 356, en prévision des nombreuses affaires qu'elle prépare sur la place de Vienne où le marché est fort bien disposé pour les accueillir.

Névralgies. — Névroses. — Maux de tête. — Vous tous qui souffrez de migraines, maux de tête, névralgies, prenez des « Dragées antinévralgiques des RR. PP. Prémontrés », vous verrez votre malaise disparaître comme par enchantement et vous vous fortifierez en même temps l'estomac. L'extrait de Quinquina jaune titré, qui forme la base de ces dragées, remplace avantageusement le vin de Quinquina. L'éloge de ce médicament n'est plus à faire. Son grand débit le recommande au public.

Vente en gros: BOISSIER et FOURNIER, 6, rue de la Poulaille.

Audetail: Dans toutes les bonnes pharmacies.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.

Chroniques: Le courrier de Paris, par Pierre Véron. — Variété: la Chapelle de Dreux, par G. Lenôtre. — La Semaine scientifique, par le docteur Servet de Bonnières. — La guerre en Corée, par P. Martin. — Chronique musicale, par A. Boisard. — Le Sport, par Archiduc.

Explications des gravures, échecs, récréations, rébus, revue comique, bibliographie, science amusante, etc.

Nouvelle en cours de publication: Amours champêtres, par A. Lepage.

En supplément: Rédemption, roman par M. G. Lenôtre. — Illustrations, de M. P. Vidal.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.



Ne demandez chez votre Epicier que du

TAPIOCA RILS

c'est le **MEILLEUR**

ÉVITER LES CONTREFAÇONS

Se trouve dans toutes les bonnes Maisons d'Épicerie et de Comestibles.

Vente en Gros: 262, Boulevard Voltaire, 262 — PARIS.

Dépôt à Lyon: A. GIROUD, 24, rue Saint-Jean.

Épicerie SAGE, 59, avenue de Noailles. — Épicerie BOUVIER, 22, rue de la Martinière.

TISANE DUSSOLIN

Le meilleur régénérateur des forces que l'on puisse employer contre l'épuisement des organes, les douleurs de l'estomac et de la tête, les mauvaises digestions, les maladies du foie, des nerfs et toutes les maladies résultant de la fatigue et des vices du sang est la Tisane Dussolin.

Prix: 4'50 le flacon. — Se trouve à Paris, chez DERRECO, Pharmacien, 24, rue de Charonne, et toutes bonnes Pharmacies de France.

Dépôts à Lyon: Pharmacies PRUDON, 3, rue de la République. —

ROME, 60, rue Saint-Joseph. — PHILIPPE, 12, avenue de Saxe. —

Pharmacie DU SERPENT, 32, rue Lanterne.

VIENT DE PARAÎTRE

LE

Guide Bleu

GUIDE DES VISITEURS A L'EXPOSITION DE LYON

INDISPENSABLE A CEUX QUI VEULENT VISITER
L'EXPOSITION

*Contenant la Description complète des Palais,
Pavillons, Expositions particulières*

PRIX : 0 fr. 50, par la poste *franco* 0 fr. 60

EN VENTE

à l'Exposition, dans les Kiosques et Galeries et à

L'AGENCE FOURNIER

LYON, 14, rue Confort, 14, LYON

VIENT DE PARAÎTRE

La Fiancée du Docteur

Par Paul SAMY

Un volume grand in-18. — Chez tous les Libraires

DIALOGUE DES MORTS

L'Ascaride. — Salut, il signor Toenia Solium, roi des parasites, la terreur du genre humain, toi qui bravais Kouso, Santonine, Calomel, te voilà aussi sur ces sombres bords du Styx.

Le Ver solitaire. — Vous avez aussi, vous, messire Ascaride lombricoïde, fini de lapider et de ronger les petits enfants.

L'Ascaride. — Ce n'est pas la peine de te fâcher ainsi. Va, tu ne sera pas longtemps seul ici, car on vend partout maintenant de la **Dynamite des Vers**. D'autres que nous, victimes de ces bons vermicides, viendront bientôt nous tenir compagnie.

Le Ver solitaire. — Je le sais malheureusement trop bien ; c'est précisément ce qui me chagrine le plus : car j'aime tellement la solitude que l'on m'appelle vulgairement *vers solitaire*. Aussi, dans le but de m'être désagréable et de me faire déloger, on n'avait rien trouvé de mieux que de me donner un compagnon. Hélas ! on n'en est plus réduit à ce remède grotesque, aujourd'hui qu'il y a partout des **Bonbons vermicides** à la spigéline du docteur Paterson, dits, avec raison, la **DYNAMITE DES VERS**.

Boîte : 1 franc dans toutes les pharmacies.

LE

GUIDE DE GRENOBLE

ET SES ENVIRONS

La Grande-Chartreuse, Uriage, Allevard, Sassenage,
La Motte-les-Bains, etc.

Ouvrage indispensable aux étrangers qui visitent Grenoble et les beaux sites du Dauphiné, et aux baigneurs qui fréquentent nos stations thermales. — Il est illustré d'une magnifique couverture en plusieurs couleurs, qui est, à elle seule, un vrai souvenir des sites du Dauphiné. — Nombreuses gravures dans le texte.

Description et renseignements sur promenades, monuments, excursions. — Notice sur les Etablissements thermaux. — Horaire des voitures publiques et des chemins de fer avec les nouveaux tarifs de billets simples et billets aller et retour. — Tarif des voitures de place. — Plan de la ville de Grenoble, etc.

PRIX : 50 cent. — Franco par la Poste : 65 cent.

EN VENTE CHEZ L'ÉDITEUR

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

AGENCE FOURNIER

LYON — 14, RUE CONFORT, 14 — LYON

CONCESSIONNAIRE DES MURS COMMUNAUX

Des Villes de Lyon, de St-Etienne et de Grenoble

D'un très grand nombre de Murs de refend et de Murs particuliers appartenant à divers propriétaires

AFFICHEUR DE LA VILLE DE LYON, DE LA PRÉFECTURE, DES THÉÂTRES ET DES PRINCIPALES ADMINISTRATIONS

AFFICHAGE GÉNÉRAL

A Lyon, dans toute la France et à l'Etranger. — Conditions et Prix suivant importance de commande. Organisation spéciale donnant **toutes garanties** d'exécution **consciencieuse, rapide et complète** de toutes combinaisons de publicité par l'Affichage.

PLUS DE HUIT CENTS EMPLACEMENTS RÉSERVÉS

Travaux contrôlés. — Exécution irréprochable.

SUCCURSALES :

ST-ETIENNE, Rue Ste-Catherine, 6
MACON, Rue Sigorgne, 20

VALENCE, Rue Madier-Montjau, 71
GRENOBLE, Place Grenette

DIJON, Rue de la Liberté, 68
CHALON-S/S, Quai des Messageries, 8

CLERMONT-FERRAND, 2 Boulevard Desaix, 2

MAGASINS INTERNATIONAUX

MACHINES A COUDRE, A TRICOTER, VÉLOCIPÈDES

ET COFFRES-FORTS

MAGASINS : 7, place de la Charité, LYON

MAISON ÉMILE DOUÉ

MAGASINS : 7, place de la Charité, LYON

AGENCE RÉGIONALE

Des célèbres Cycles RUDGE GLADIATOR, BAYLIS, THOMAS, Cowentry Machinists

MACHINES A COUDRE de tous systèmes

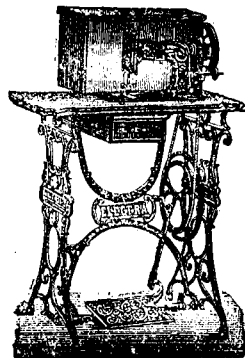
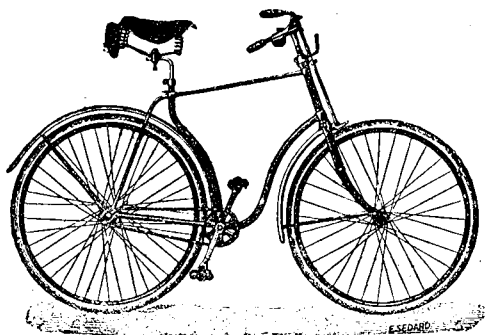
Agence pour la France, l'Algérie, la Tunisie

Des célèbres Machines NEW-ORLÉANS et TRAVAILLEUSES (merveille de mécanisme)

MACHINES A TRICOTER — COFFRES-FORTS

Accessoires — Réparations — Fournitures

FORTE REMISE AU COMPTANT



GRAND MANÈGE VÉLOCIPÉDIQUE, couvert et parqueté de 2,000 mètres, 32, QUAI PERRACHE

EXPOSITION DE LYON

en Vente le

CATALOGUE OFFICIEL

DES EXPOSANTS

GROUPE I

BEAUX-ARTS

Peinture

SCULPTURE

Architecture

GROUPE VIII

MÉCANIQUE GÉNÉRALE

Electricité

Génie Civil, Chemins de Fer

Carrosserie

GROUPE IX

ALIMENTATION

Céréales, Viandes et Légumes, Boissons fermentées
Condiments, Etablissements de Consommation

Prix du Fascicule : 1 Franc

Par la Poste : 1 fr. 15

EN VENTE

à l'EXPOSITION, dans les Galeries et dans les Kiosques
et à l'Agence FOURNIER, 14, rue Confort, LYON

EXPOSITION DE LYON

L'AGENCE FOURNIER

Rue Confort, 14

MET EN VENTE des CARNETS

DES

TICKETS COLLECTIFS

AU PRIX DE 5 FR. DONNANT DROIT D'ENTRÉE

A l'Exposition.

Au Village et au Théâtre

Annamites.

Au Diorama Jacquard.

Au Couronnement du Czar

Au Chemin de fer de Tombouctou.

Au Village des Fellatahs.

Au Concert des Aïssaouas.

Au Théâtre Egyptien et Turc

et enfin dans le Parc Aérostatique, où ont lieu les
ascensions du Ballon Captif.Tous ces Tickets sont distincts et peuvent être utilisés
au gré du visiteur. — Le Ticket collectif comprenant les
9 Billets ci-dessus se vend 5 francs.

ABONNEMENT A TOUS LES JOURNAUX DU MONDE

Agence FOURNIER, 14, rue Confort.

SEUL LE QUINA ABRIC

Permet de préparer SOI-MÊME, à la minute, pour 1 fr. 25, un litre de VRAI

VIN DE QUINA conforme au CODEX

Fabrique à LYON, pharmacie GAUDET

31, rue de l'Hôtel-de-Ville, 31. — ENVOIS. — Dépôt dans toutes les pharmacies.